

L'écologie inversée d'*Erres boréales* (1944) :

N Imaginaire Nord
Pour fins de recherche
privée seulement

le Nord tropicalisé

DANIEL CHARTIER*



Figure 1

PARCE QUE DE TOUT TEMPS IL A ÉTÉ CONSIDÉRÉ COMME UN TERRITOIRE INACCESSIBLE ET VIERGE, LOIN DE TOUTE CIVILISATION ET MARQUÉ PAR SES EXTRÊMES, le « Nord » constitue un territoire sur lequel les auteurs, artistes et cinéastes ont volontiers situé des mondes imaginaires et utopiques. Le « Nord », dont on voudra bien considérer ses déclinaisons : Arctique, pôle Nord (et Sud), monde inuit, hivernité, peut être compris comme un discours, un enchevêtrement de textes,

d'images, de couleurs, de sons qui ont fini par le distancer des réalités du monde nordique (réel?) tout en le déterminant.

Lorsqu'il est aujourd'hui question du Nord, surgissent deux types de préoccupations politiques : d'une part, le sort réservé aux peuples (autochtones, mais aussi aux petites communautés marquées par l'éloignement des centres) qui l'habitent; d'autre part, les craintes d'un réchauffement du climat, qui ont trouvé dans la fragilité de l'écosystème polaire un signe de leur quintessence. On ne compte plus aujourd'hui les magazines populaires qui présentent un dossier « vert » (« Green Issue ») illustré en couverture de fond... bleu acier d'une photographie des glaces de l'Arctique. Le bleu arctique est devenu le signe du vert de l'écologie. Environnement et rapports politiques post-coloniaux marquent donc aujourd'hui l'imaginaire du Nord.

LA CÔTE-NORD, LE LABRADOR ET L'UNGAVA « TROPICALISÉS¹ »

« Et du loin au plus loin
De ce neigeux désert
Où vous vous entêtez
À jeter des villages² »

Le roman d'utopie sociale et scientifique, *Erres boréales*, publié en 1944 par Armand Grenier, sous le pseudonyme de Florent Laurin, n'a aucune qualité esthétique et sa lecture, fastidieuse, ne vaut la peine qu'en fonction de son incongruité pour notre époque. Son intérêt est dans la posture *anti-écologique* qu'adopte l'auteur : il propose avec enthousiasme un volontaire et

systématique réchauffement de l'Arctique, qui permettrait au Québec une poussée coloniale vers le Nord, au-delà de ses frontières vers l'île de Baffin, francisée, et le Labrador, racheté de Terre-Neuve. Il constate, comme le démontrent aujourd'hui les géographes, que la frontière polaire ne suit pas une ligne équidistante du pôle, mais que certaines régions, dont la Côte-Nord, figurent parmi celles où le Nord descend le plus au Sud dans le monde : « de cet anormal fléchissement thermique à la rencontre de nos côtes, ils dénoncèrent le grand coupable : le courant froid du Labrador³ ».

Le récit vise ainsi à servir l'idéologie nationaliste de l'accroissement de l'influence et du territoire canadien-français par l'utilisation de la technique pour renverser le climat froid et constituer la Côte-Nord, le Labrador et l'Arctique en un monde tropicalisé, plus propice à l'agriculture, au développement et à l'habitation.

UNE « CROISADE CONTRE L'ENNEMI NATUREL⁴ »

Le roman, dont l'action se situe de manière prospective en 1968, raconte l'installation dans les détroits du Fleuve et de l'Arctique de grands éléments chauffants alimentés à l'hydro-électricité, qui ont permis un réchauffement et l'établissement de nouvelles provinces canadiennes-françaises au Nord de ce qui est ainsi devenu l'Ancien Québec. L'ouvrage est accompagné d'une carte imaginaire du Canada français, qui s'étend aussi haut que la pointe septentrionale du Groenland voisin (Voir figure 1). Laurin imagine une *sudification*, à compter de la Côte-Nord où les maigres épinettes noires et la taïga ont été remplacées par des

forêts luxuriantes, jusqu' « à la hauteur du cercle polaire » (EB, 91) où pousse désormais « à merveille le pin de Fraséride et le séquoier californien » (EB, 92).

La critique accueille favorablement ce « roman futuriste à l'allure scientifique » dans lequel « les personnages [établissent] une civilisation aux steppes de la toundra⁵ ». Le récit alambiqué de Laurin, tout comme ses positions anti-écologistes, les intéressent moins que la séduisante expansion territoriale et l'usage fabuleux de la technique pour changer le cours du climat : « tout un monde nouveau naquit dans le Nouveau Québec⁶ », écrit *La Revue populaire*.

L'UNION ÉCONOMIQUE DES CANADIENS FRANÇAIS POUR LA CONQUÊTE DU GRAND NORD

Bien que l'action du roman se situe en 1968, l'action militante commence dans les années 1940 et vise à transformer le Québec d'alors, selon un projet qui vise rien de moins que « la formation d'un colossal empire *nord-américain*, l'annexion à une libre *Nouvelle-France* de plusieurs grandes îles de l'archipel arctique, dont la Terre de Baffin, qu'ils baptisèrent par avance du *beau nom* d'Euriaule » (EB, 13-14; je souligne). Ce programme recèle plusieurs objectifs : (a) lancé vers la Côte-Nord, le Labrador, le Nunavik et l'Arctique, le Québec trouverait ainsi le moyen d'être tout à la fois nord-américain et d'ignorer (comme en fait foi la couverture du roman, qui laisse en blanc le Canada et les États-Unis) ses voisins anglo-saxons (Voir figure 2); (b) *libre*, il trouverait en son indépendance le pouvoir de coloniser les autres, Amérindiens ignorés dans cette utopie et Inuits occidentalisés; (c) fidèle à ses racines et donc à la *Nouvelle-France*, il poursuivrait « l'appel du Nord » qui a été celui des premiers habitants (EB, 11-12); et enfin (d) en renommant de beaux noms, c'est-à-dire en refrançaisant le continent, cette Nouvelle-France poursuivrait le projet identitaire qui est le sien en Amérique.

Nationaliste, indépendant, respectueux des traditions et français : l'empire imaginé dans *Erres boréales* s'inscrit dans le programme nationaliste du début du 20^e siècle. Il en reste aussi fidèle par les propositions novatrices qu'il contient : l'utilisation de la *technique moderne pour maîtriser la nature et exploiter les ressources*; la valorisation d'un mode de gestion coopératif. La

« Terre promise » du Grand Nord, obtenue au prix d'une formidable agression de la nature, s'est peuplée de cités à la fine pointe de la technologie et du confort : aux abords des villes, liées entre elles par des liaisons aériennes rapides, on perçoit « les extrémités tactiles d'un colossal système nerveux » (EB, 76) énergétique tout-puissant.

LA NATURE AU SERVICE DU « RAYONNEMENT »

Le harnachement des rivières assure l'énergie nécessaire au réchauffement et à la colonisation du Nord, menée de manière coopérative et en bonne entente avec les Inuits, au moyen d'une « barrière thermique » constituée de « ganglions électriques sous la mer » (EB, 152-153). S'il filtre ici et là quelques inquiétudes sur le réchauffement climatique (par exemple, l'idée d'une digue est rejetée, parce qu' « elle bouleverserait toute l'économie physique de l'hémisphère » [EB, 13]), Laurin est enthousiaste face à cette maîtrise et il se fait visionnaire, en imaginant ce qui deviendra le barrage Churchill, ainsi qu'en entrevoyant ce que la fonte des glaces permettrait comme nouvelles routes maritimes.

Malgré la faiblesse de son style et ses longueurs, on peut considérer *Erres boréales* comme l'un de nos premiers romans environnementaux : si la prémisse qui veut que la nature doit se soumettre aux projets de l'homme soulève aujourd'hui le scepticisme, il faut rappeler qu'elle était alors et depuis longtemps une idée reçue; par ses thèmes et ses utopies, Laurin est l'un des seuls à son époque à envisager les changements climatiques et leurs effets sur la géographie humaine. Anti-écologique certes, son roman pose le Nord comme un instrument que le savoir et le pouvoir peuvent transformer au bénéfice de l'homme, en illustrant comme une victoire ce que notre époque considère comme son plus grand danger. Par son triomphalisme, le roman met par ailleurs en évidence les prémisses de la pensée écologique actuelle, qui réagit aux changements climatiques en proposant avec raison un plan de lutte, mais qui se montre hésitante à envisager les possibilités d'adaptation de l'homme et de la nature à ces bouleversements, dont certains, comme le rappelle la lecture de ce roman, ne seraient pas des inconvénients. □

* Daniel Chartier est directeur du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord (Université du Québec à Montréal) et titulaire de la

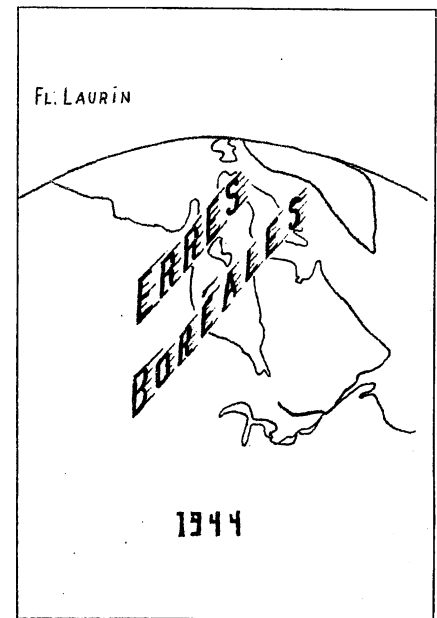


Figure 2

Chaire d'études du Québec contemporain (Université Sorbonne Nouvelle).

Notes

- 1 Un critique de l'époque parle de cette « attachante vision d'un empire d'Ungava presque "tropicalisé" » (L'Espérance [pseudonyme], « Littérature et Beaux-Arts. *Erres boréales* », *La Presse*, 7 octobre 1944, p. 32).
- 2 Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*, Montréal, Nouvelles éditions de l'Arc, coll. « de l'Escarfel », 1967, p. 10.
- 3 Florent Laurin [pseudonyme d'Armand Grenier], *Erres boréales*, [s.l.], [s.é.], 1944, p. 13. À l'avenir, les références à ce roman seront indiquées par le sigle EB, suivi du folio.
- 4 G.T., « Chronique des livres. *Erres boréales* de Florent Laurin », *L'Action catholique*, 1^{er} mai 1946, p. 4.
- 5 Rodolphe Plante, « Un roman original. *Erres boréales* de Florent Laurin », *L'Action catholique*, 8 novembre 1944, p. 4.
- 6 [Anonyme], « Nouveautés littéraires. *Erres boréales* de Florent Laurin », *La Revue populaire*, vol. 37, n° 5, juillet 1945, p. 5.